

# Q **UIÊTE**

ROMAN

**LE PIÈGE SE RESSERRE**

TOME 1 - DEUXIÈME PARTIE



**RAY OGUST**

COLLABORATEUR

**FRANÇOIS BOUFFARD**

## Chapitre 1

Fernando Lopez attend patiemment le retour d'Évelyne, sa partenaire d'affaires en voyage à New York. Au matin, l'éditeur et ami de la jeune femme n'a aucune nouvelle d'elle. Son attente nocturne reste vaine. Il contacte l'aéroport de Toronto, ensuite celui de J.F. Kennedy. Aucune trace de son passage. Il appelle l'administration de Plaza Hotel. Personne ne l'a vue quitter les lieux, mais elle est bel et bien partie. Sa facture est réglée et sa carte magnétique remise.

— Et sa chambre? demande Fernando à la réceptionniste.

— La carte de ménage était sur la porte, dit-elle. Tôt ce matin, la femme de chambre a tout nettoyé.

— Aurait-elle trouvé quelque chose, quelque chose d'inhabituel? demande-t-il, inquiet.

— Rien n'a été signalé.

— La chambre est vraiment vide?

— Je viens de vous le dire, monsieur. Nous n'avons rien retrouvé, encore moins sa présence, dit ironiquement la réceptionniste, impatiente.

— Auriez-vous remarqué des irrégularités la veille de son départ? Des rôdeurs, je ne sais pas, moi!

— Non, monsieur! reprend la dame d'un ton cassant. Il n'y a rien d'anormal dans notre établissement. Aucune irrégularité, ni ce matin, ni hier, ni dans le va-et-vient du personnel, ni dans l'achalandage des visiteurs. Notre édifice est sécuritaire, un havre de paix malgré les agitations et manifestations dans la ville. La chambre a été payée par... attendez, je vérifie... un certain monsieur Frank Pouchkine... Bizarre! Il n'a ni adresse ni numéro de téléphone. Votre amie semble s'être envolée en compagnie de monsieur Pouchkine.

— C'est ma crainte.

Pour en avoir le cœur net, Fernando réserve la chambre d'Évelyne qui, par chance, est libre. En prenant la réservation, la réceptionniste garde le silence. Au bout de quelques secondes, elle semble surprise.

— Étrange! s'exclame-t-elle.

— Quoi?

— Un petit mot vous est adressé, monsieur Lopez. Madame Jiménez a demandé qu'on vous le transmette au moment de faire votre future réservation.

« Comment savait-elle que je réserverais la chambre après elle? Quelle intuition! C'est vraiment du Évelyne », pense Fernando.

— Que dit la note, madame?

— Un paquet de sa part vous est destiné. Il est à l'accueil.

— Je prends l'avion, termine-t-il.



Évelyne reprend connaissance. Les événements des derniers jours refont surface : proposition de Frank pour réaliser son livre dans le cadre du Nouvel Ordre Mondial, contrat de réclusion, appel de Fernando, panique et envie de fuir, intraveineuse à son bras,

kidnapping par des agents de police en plein parc Strawberry Fields, voyage en ambulance jusqu'à l'aéroport, embarquement en civière à bord d'un transporteur privé, énigmes de Frank sur la Cité-Reine, séjour interminable dans l'Ovum et certitude d'y mourir, abdication en leur faveur et sensation très récente sur ses lèvres du baiser doux et rafraîchissant de Frank... « Se peut-il qu'un autre de ces mauvais rêves trouble ma vie? » pense-t-elle, se sentant étourdie. À demi réveillée, elle reprend lentement le contrôle de son esprit appesanti.

Elle ouvre les yeux, réalisant qu'elle est couchée là, au sol, la tête et le bras coincés entre le lit et la table de chevet. Difficilement, elle se relève, frictionne son avant-bras délicat et musclé qui est engourdi par la mauvaise posture dans laquelle elle dormait, puis se traîne sur son lit. De la table, un verre d'eau renversé lui a coulé sur le visage. « Voilà d'où venait l'impression du baiser rafraîchissant de Frank », se dit-elle. Elle est au milieu d'une chambre qu'elle ne reconnaît pas, dans un lit aux dimensions exagérées. Essayant de se redresser, elle titube et retombe dans les draps. Le somnifère est encore actif. Ses souvenirs la hantent. « Dans mon sommeil perturbé, j'ai basculé en bas du lit, dans une mauvaise posture. Frank ne m'a pas brusquée, c'est dû à ma chute » se convainc-t-elle.

Elle scrute les alentours. Une lumière tamisée révèle le luxe de sa chambre.

— Fernando m'a libérée de leurs griffes. J'en suis certaine, murmure-t-elle pour se rassurer.

Sur ces pensées confuses, elle ferme les yeux et se rendort.



En route pour l'aéroport afin de se rendre à New York, Fernando entend son mobile vibrer. Il affiche la mention « Numéro inconnu ». Préoccupé par ses questionnements concernant Évelyne, Fernando ignore l'appel. Deux minutes plus tard, le mobile vibre à nouveau.

— Oui, allô, répond-il d'un ton évasif.

— Je parle bien à monsieur Lopez, l'éditeur de madame Évelyne?

— C'est moi, ajoute-t-il, bourru. Qui êtes-vous?

— Jeanne, une de ses amies.

— Elle n'a pas d'amie et je suis son seul confident.

— Évelyne m'a secourue lors d'une manifestation.

— Jeanne, vous dites? Oui, elle m'a parlé de vous.

— Vous avez des nouvelles d'Évelyne, demande-t-elle, la voix inquiète. J'essaie sans succès de la rejoindre. Elle était censée me contacter pour une rencontre.

— Je pensais que vous auriez pu m'en donner, vous.

— Madame Évelyne ne répond pas à mes messages.

— Quand voulait-elle vous rencontrer?

— Ces jours-ci.

— Et à quel sujet?

— C'est personnel.

— Je suis son confident, répond-il d'un ton offusqué. Elle me dit tout.

— Le sujet concerne son prochain essai.

— Me voilà en route pour New York. À mon retour, je vous contacte. Nous devons nous rencontrer. Évelyne m'a donné... disons-le de cette façon... le mandat de récupérer des informations pour elle.

— Aussi, poursuit Jeanne, savez-vous si elle a rencontré Jude Strobesky?

— Vous parlez du vieillard maniéré.

— Je n'ai aucune nouvelle de mon oncle.

— C'est votre oncle? Ma pauvre Jeanne, votre oncle Jude est décédé.

— Décédé? Mon oncle est décédé! répète-t-elle, émue.

— Vous ne le saviez pas?

— Mais c'est impossible, impossible. Il m'avait pourtant promis, sanglote-t-elle.

— Je suis profondément navré, Jeanne. Comment puis-je soulager votre chagrin?

La ligne est raccrochée, laissant Fernando sans réponse, le cœur noué.



Évelyne est ligotée à une civière, au milieu d'une piste d'atterrissage, devant un avion privé grondant à tout rompre. Le regard enténébré de Frank l'hypnotise. Il lui parle d'un ton funèbre et ironique.

— Évelyne, votre candeur va me manquer, mais je vous réserve un avenir bien singulier. Je veux vous exprimer ma gratitude, car vous avez fait preuve d'entêtement et de présomption. Vous êtes animée d'une certitude absolue en votre toute-puissance. J'en suis admiratif. Cette attitude positive gonflée d'arrogance vous donne l'illusion de maîtriser votre entourage et votre destin. Tant mieux! Cela servira nos causes respectives. Désormais liés, vous et moi devenons les instigateurs du Nouvel Ordre Mondial. La FOSS s'en réjouira...



Emmitouflée dans une couette de plume pourpre, Évelyne sort d'un rêve qui lui semblait ne pas en être un.

« Où suis-je maintenant? Il y a un instant, j'étais ligotée à une civière qui s'apprêtait à entrer dans un avion. Après, j'étais allongée sur un parquet froid, dans une salle bourrée de symboles ésotériques. Cette salle close me rappelle certains endroits. Mais quand et où les aurais-je fréquentés? Je dois essayer de m'en souvenir. »

Depuis dix ans, la mystérieuse amnésie d'Évelyne l'empêche de plonger dans ses lointains souvenirs. Elle se concentre pour se remémorer cet environnement énigmatique. « Au centre de la pièce, une sphère haute d'au moins neuf mètres dégageait une clarté intense. J'ai vécu en symbiose avec ce lieu empreint de spiritualité et de mysticisme. C'était invraisemblable, mon esprit communiquait avec la structure lumineuse. Je ne sais comment. Derrière la sphère, une sculpture laiteuse sibylline représentant un dragon à sept têtes dominait le fond de la salle. En regardant l'une des têtes, j'ai reconnu mon propre visage. Après m'être attardée à cette vision horrifiante, je me suis dirigée vers un mur opaque qui, à mon toucher, s'est dématérialisé et a dévoilé une bibliothèque aux dimensions alexandrines. Au centre, un arbre portait mes propres livres en guise de fruits. Et, soupire-t-elle, ce jeune homme qui était si beau, lascif, enjôleur et envoûtant. Cet homme, qui me rappelait quelqu'un, m'invitait à venir vers lui. Il me tendait, comme ultime

tentation, mon dernier livre inachevé. Sans comprendre, mon bras a traversé la cloison. J'ai ressenti une profonde vibration, puis la main de l'homme nu, si beau et viril, m'a happée. Il m'a fait traverser la paroi lumineuse. Et plus rien! Me voilà dans un lit inconnu. Un simple rêve. Pire, un cauchemar! Pourtant, la sensation était réelle. Je me souviens de chaque impression jusqu'au moment où sa main m'a frôlée. À son toucher, j'ai été électrisée d'un choc intense. Ce contact m'a fait mal, très mal. Une brisure s'est alors produite en moi. J'avais ressenti cette même émotion auparavant, comme un souvenir lointain remontant à la surface. Il émerge vaguement de ma vie passée, il est parvenu à déjouer mon amnésie. »

Les drogues injectées en elle la perturbent encore. Elle glisse de nouveau dans un sommeil profond.



Arrivé au Plaza Hotel de New York, Fernando s'empresse de réclamer le paquet laissé à la réceptionniste par Évelyne. Au bar de l'hôtel, il palpe l'enveloppe gondolée. La chaleur des lieux est écrasante. La ventilation de l'édifice ne suffit pas. Malgré la canicule, Fernando commande sans réfléchir un café irlandais qu'il boit d'un trait. Il est craintif par rapport au contenu du paquet. Après avoir pris quelques bonnes respirations dans le but de se détendre, il se décide à l'ouvrir et y trouve une enveloppe qui contient une Icard. Il décachette la lettre. Évelyne lui explique, sans émotion, qu'elle a accepté l'invitation exaltante de Frank. Elle lui demande de ne pas s'inquiéter de son absence prolongée. C'est signé de sa main. Fernando y reconnaît sa signature. Étrangement, sa touche personnelle, la fleur de myosotis à cinq pétales, est absente du point final.

Il monte à la chambre et inspecte minutieusement les lieux. Rien ne se révèle pertinent pour son enquête, pas de message ni d'objet oublié ou dissimulé quelque part. « Elle aurait donc décidé de partir malgré tout et de faire fi de mes mises en garde, pense-t-il, étonné. Pourtant, j'avais l'impression de l'avoir ramenée à la raison. » Il redescend dans le hall et demande la permission de prendre connaissance du contenu de la clé numérique. Dans un bureau isolé, Fernando s'exécute. Des informations à propos des dernières journées d'Évelyne sont consignées dans un ordre du jour. « Bizarre! Pourquoi Évelyne me laisse-t-elle ces renseignements jusqu'à son retour? Ce n'est pas dans ses habitudes. Elle aurait pu simplement me poster la boîte. Pourquoi voulait-elle que je me déplace? Quelque chose m'échappe, mais quoi? »



Évelyne ouvre à nouveau les yeux. Elle a tout oublié. Aucun souvenir, aucune référence à la réalité, même en rêve, même en songe. « Qu'est-ce que je fais ici, dans cette chambre qui m'est étrangère? » En utilisant ses techniques de maîtrise de soi, elle reprend le contrôle de ses sens et de ses pensées. Elle reconnaît enfin la pièce. « Fernando est venu à ma rescousse! Il m'a sauvée de leurs mains. Pourquoi est-il absent? Où suis-je? Combien de temps ai-je dormi en voyage? » Elle parvient, en y mettant toute sa volonté, à s'asseoir sur le bord moelleux du lit. Elle est vêtue de sa veste de tricot en point de Rome, comme au moment de sa fuite.

Elle se tourne vers les rideaux en soie damassée qui lui rappellent les motifs colorés du Moyen-Orient. En titubant, elle s'en approche et, d'un geste maladroit, les ouvre. Sa vue plonge vers un océan découpé d'abruptes falaises. Le crépuscule s'éteint au loin. Elle ne souhaite pas voir la nuit tomber sur cet endroit qu'elle ne reconnaît pas. Les étoiles scintillantes s'allument déjà les unes après les autres. Elle se rappelle un poème.

*Poursuis ton étoile, elle te conduira à ton être  
Sois-y attentive, elle illuminera ta quête  
Même si la nuit domine, la lumière n'est jamais bien loin  
Celui qui garde espoir l'alimente au gré de son besoin...*

— Je ne suis pas sur TitanGaïa ni dans une région familière. Oublions Toronto et New York, dit-elle. Où suis-je?

Désorientée, elle traverse la chambre en se tenant au canapé pour éviter de perdre l'équilibre. Maladroitement, elle fait le tour des lieux en allumant le plafonnier au passage. Elle découvre un salon décoré d'hibiscus, de philodendrons, de fougères exotiques et des meubles en cuir pourpre. Parmi les toiles suspendues, elle reconnaît *American Gothic* de Wood et *La Danse* de Marc Chagall. Des œuvres plus symboliques suivent, dont *Balance* — qui représente la victoire de la raison sur l'instinct — de Johfra, *La naissance de Vénus* par Botticelli, *La fuite du roi Gradlon* selon Luminais et *Hercule combattant l'Hydre de Lerne* de Gustave Moreau. Sur un autre mur est fixé un écran aérien accompagné d'un cinéma maison muni d'un ensemble acoustique ambiophonique. Elle remarque également un bar garni de boissons fines ainsi qu'une station d'accueil pour téléphone intelligent.

En voyant, sur une des tablettes, un bibelot en forme de coupole, Évelyne éprouve une sensation qui lui provient de son sixième sens. C'est une intuition, une voix, un appel, un désir de fusion. « La sphère m'appelle. J'entends sa voix, sa vibration, son énergie bienveillante. Mais où est la sphère lumineuse? Serait-elle dans cette salle ésotérique qui a foudroyé mon cœur de tant de sensations? »

Évelyne se revoit questionner des experts sélectionnés par Fernando. Loin de se souvenir des paroles exactes prononcées par chacun, elle sent que son cerveau opère, malgré sa propre volonté, une déformation de leur discours. Leurs paroles semblent altérées, mais conservent leur logique. Elle s'efforce de sortir de sa transe, sans succès. Un souvenir de la femme au hidjab de satin rose lui revient. Elle entend, tel un mantra, ces mots extraits du discours de cette personne prônant le socialisme islamique : *Nous soumettons l'Occident! Nous soumettons l'Occident! Les révolutions philosophiques conduisent au socialisme mondial!*

Puis c'est au tour de la biologiste-paléontologue de Tokyo, qui aborde le sujet de la boîte crânienne. Ses souvenirs restent déformés par son état de transe : *L'homme cérébral possède les gens normaux. Connais leur discours qui génère le contrôle.*

Le silence revient enfin dans la tête d'Évelyne. Elle retrouve ses moyens et remarque, à proximité, la sortie de son appartement. Pour fuir ces visions déformées, elle s'y dirige en respirant profondément. Devant elle s'allonge un corridor tamisé. À sa droite, un polymère phosphorescent porte la forme d'une main. C'est un scanner d'empreintes digitales incrusté dans le mur. « Je ne suis pas dans un des hôtels médiocres habituellement réservés par Fernando, c'est certain. »

Elle laisse la porte de sa chambre entrouverte et emprunte le couloir qui lui paraît interminable. Étourdie, elle longe les murs et y remarque six portes dont trois à sa gauche et trois à sa droite. Au bout du couloir apparaît un vestibule en demi-lune dont les murs sont revêtus d'ardoise brun jaune. Le vitrail de la porte centrale lui faisant face est gravé des symboles de la statue de la Liberté et de la tour Eiffel. Une inscription latine domine le faîte : *Visita Interiora Terrae Rectificandoque Invenies Occultum Lapidem (Veram Medicinam)*. Les autres portails se situent de chaque côté, à droite et à gauche. Leur fenêtre givrée ciselée de triangles présente des symboles ésotériques dont des crânes, l'œil d'Osiris, le triangle celtique et l'œil magique de la providence. Un tympan chapeaute leur embrasure ornée d'étoiles, d'équerres, de roses et de compas.

À la vue des symboles, Évelyne retombe dans son état de transe et déforme les discours des experts. À sa mémoire revient maintenant le suédois, cet ambassadeur à l'ONU ayant travaillé en Russie. Le discours de cet ancien membre du KGB lui paraît altéré, tout en restant logique : *Le pouvoir reste le fruit de compagnonnage. Les riches discutent des connaissances transmises en secret pour conserver leurs privilèges. Le compagnonnage d'origine soviétique réforme et dirige les pouvoirs des présidents.* Puis, cette dernière phrase tourne en boucle dans son esprit : *Le pouvoir s'empare de l'homme impudent.* Dans ce piètre état de conscience, Évelyne s'imagine une gargouille. De sa bouche s'écoule un liquide empoisonné. Le monstre s'apprête à se jeter sur son dos. Se faisant violence, elle se retourne. Au-dessus de sa tête, un jet d'eau sort d'une tête de gargouille sculptée. Le jet se sépare en deux et tombe dans des bassins disposés de chaque côté de la porte menant aux appartements. Évelyne humecte son front et sa nuque d'eau froide. Un frisson bienfaisant l'apaise et la réveille.

La grande porte à la droite du vestibule est entrouverte. Au moment où elle la traverse, le détecteur de mouvement capte sa présence. Les lumières d'une salle à manger s'allument. Le mobilier de cuisine en teck sculpté de figures médiévales peut accueillir treize personnes. Le centre de la table est orné d'un napperon en dentelle au fuseau de soie écru et de fils d'or. Deux candélabres à sept bougies éclairent la salle. Ces dernières sont décorées d'une pyramide et du même œil de la conscience que celui qui figure sur les dollars américains. À droite, un immense vaisselier en chêne massif de style Louis XIII est adossé au mur. Évelyne ouvre une de ses portes afin de mieux distinguer les objets posés sur les étagères. Des porcelaines bleu de Bruges y sont rangées. Les armoires de cuisine sont faites de verre translucide. Des contrôles digitaux munis de capteurs tactiles permettent de tout contrôler. Au cœur de la pièce domine un comptoir de granite noir hémisphérique entouré de sept tabourets blancs.

Au travers de la porte vitrée du réfrigérateur, Évelyne aperçoit des bouteilles d'eau. Elle presse le capteur qui commande son ouverture. Avidement, Évelyne en boit une.

« C'est certain qu'on m'a droguée, j'ai la bouche pâteuse et la gorge sèche. » Des fruits scellés s'y trouvent. Hésitant entre un fruit du dragon, une poire et une mangouste, elle finit par saisir une pomme qu'elle sort de son emballage avant de poursuivre sa visite. À sa droite, derrière une porte coulissante, elle trouve un garde-manger, style *walk-in*, comprenant six étagères de trois mètres de long. Il y a vraiment de tout, ici, même du quinoa et des ramboutans sous vide. Au fond, une porte métallique donne accès à la chambre froide. En l'ouvrant, l'odeur de la menthe et du basilic frais la réconforte. Elle y voit d'immenses tomates, du kale pour la salade, du bœuf de Kobe et du thon rouge. Évelyne salive déjà. En revenant sur ses pas, elle croque le fruit. Le jus gicle dans sa bouche. La médication qu'on lui a fait prendre altère son goût. Elle dépose maladroitement sa pomme sans saveur sur le comptoir. Celle-ci tombe et roule jusqu'à une porte, au fond de la pièce. « Tiens, serait-ce la sortie qu'elle m'indique? » pense Évelyne. L'entrée est close.

— Il y a quelqu'un? crie-t-elle, en frappant à la porte.

Avant de revenir sur ses pas, elle entrevoit une cave à vin comble, contenant des bouteilles de champagne et des grands crus de Bordeaux.

Songeuse, elle retourne au vestibule et remarque deux bancs en marbre situés de part et d'autre de la porte centrale. Au-dessus, une sombre peinture de Rembrandt représente la circoncision d'un nouveau-né. Elle est placée à côté d'une œuvre plus vaporeuse de Claude Monet, ayant pour sujet un bassin de nénuphars. Deux colonnes et un chapiteau corinthien en granite d'Elberton les accompagnent. Des plantes grimpantes s'y entortillent. Évelyne se revoit dans les îles grecques, visitant des vestiges de l'époque d'Alexandre le Grand.

Les deux portes vitrées au symbolisme mystérieux sont verrouillées. Elle essaie de les forcer en les secouant vigoureusement. Elle tend l'oreille vers la vitrine opaque de la porte centrale. Ni mouvement ni bruit de l'autre côté.

— Où suis-je donc? demande-t-elle. Y a-t-il quelqu'un? répète-t-elle à haute voix.

Seul un bruit mystérieux fait écho dans sa tête. C'est la sphère luminescente réitérant ses appels. Puis surgissent une fois de plus à sa mémoire les discours altérés et troublants des experts. Elle revoit le chroniqueur canadien d'âge mûr, ventru, ridé et au rire gras qui disait : *Qui contrôle la population? Manipuler les idées... discréditer l'intelligence... la jeunesse, vous l'avez vue, n'est rien. Les lobbys actuels s'inspirent du nazisme, du communisme et de la franc-maçonnerie. Ils forgent la société et font la loi. Manipuler la foule, c'est ce que nous avons décidé de faire. Toi, un esclave, une marionnette? Bien entendu!*

S'ajoute le discours du jeune et maigre scientifique allemand promoteur d'un environnement sain : *Par le biais d'une minorité, nous préparons, avec de fausses informations, l'arrivée du grand jour. La raison sera l'arme responsable d'éblouir. Elle permettra de faire accepter la noirceur du pouvoir.*

Prise de panique devant l'étrange phénomène, Évelyne écoute le silence inquiétant. Ses appels restent sans réponse. Elle retourne, troublée, à sa chambre. Dans le corridor, elle frappe aux six portes qu'elle rencontre. Le silence lugubre persiste. Elle prend conscience qu'elle est fin seule dans cet édifice inconnu. Dans sa suite, son cœur s'emballa d'une angoisse. Tournant en rond, elle passe à côté du bar, ouvre un flacon de Téquila, s'en verse



un double et, sans réfléchir, l'avale d'un trait. L'alcool fort lui arrache une grimace. Troublée et engourdie, Évelyne s'allonge sur le lit et part dans un profond sommeil.



De retour de New York, Fernando rentre chez lui, à sa résidence de Toronto. Il écoute le message d'Évelyne laissé sur son répondeur : *Je suis en danger. Frank me poursuit. Je me suis réfugiée à Central Park, au Strawberry Fields. Je ne sais pas où fuir. Je t'en prie, réponds, Fernando!*

À l'écoute de sa voix étouffée de sanglots, le cœur de Fernando fait cent tours.

— Non! s'écrie-t-il, désespéré. Si je n'avais pas découché, la veille au soir, j'aurais reçu l'appel. J'aurais pu intervenir à temps, se dit-il, rempli de remords. Pourtant, elle m'a écrit une lettre pour me rassurer et m'a laissé ce paquet que je devais récupérer à New York. À moins que cette coïncidence n'en soit pas une. Serait-ce une façon de me pousser dans une autre direction?

Fernando essaie de joindre Évelyne par téléphone. Rien! Angoissé, il appelle la compagnie téléphonique. Dans l'attente de réponse, il respire en utilisant les techniques de contrôle qu'il a apprises d'Évelyne. Après des transferts répétés vers des messages préenregistrés, quelqu'un répond enfin.

— Bonjour, ici Katia. Que puis-je faire pour vous aider?

— J'essaie de communiquer avec une amie, mais son mobile est éteint. C'est urgent.

— Je transfère votre appel immédiatement à une autre unité de service.

— Faites vite, c'est une question de vie ou de mort, crie Fernando à l'autre bout de la ligne.

— Dans ce cas, composez le 911.

— Non! Non! Non! Ne raccrochez pas, s'il vous plaît. D'accord, transférez-moi.

Anxieux, Fernando attend pendant de nombreuses secondes. Une voix affable lui répond enfin.

— Bonjour, monsieur, pour une question de sécurité et de confidentialité, je dois prendre vos coordonnées et celle de la personne que vous recherchez.

— Faites vite. Elle est en danger.

— Le plus vite possible, monsieur.

Fernando énumère en trombe les informations demandées et attend en sueur.

— Aucune réponse. Nous n'arrivons pas à la retracer, dit le téléphoniste. Je vais me servir du service GPS pour localiser son appareil.

Stressé, Fernando cherche à garder son sang-froid.

— Nous percevons le signal à quelques dizaines de mètres de Strawberry Fields, en bordure de Central Park. J'envoie l'information au service policier de New York, monsieur?

— Oui, faites vite et merci!



La faim tenaille Évelyne et l'arrache à un autre mauvais rêve. Tirée de la torpeur qui obscurcissait son esprit la veille, elle a la conscience claire et se sent forte. Avec une acuité renouvelée, elle observe calmement la pièce. À la fenêtre de sa chambre, l'astre du jour

pointe à l'horizon. Du haut de la tour, elle a une vue imprenable du paysage. « Wow! C'est à couper le souffle. Je vais passer mes vacances dans un lieu paradisiaque. » La vue splendide estompe ses craintes et l'apaise. Elle contemple le soleil levant qui redonne de la brillance aux remous turquoise de la mer et aux couleurs des falaises. Un détail l'inquiète malgré son ravissement. Elle se précipite à la deuxième fenêtre de la chambre, puis vers celle du salon. Quelque chose la tracasse. « Les fenêtres du bureau », pense-t-elle. Elle vérifie les ouvertures, tassant d'un geste machinal les épais rideaux.

La vue sur l'extérieur la saisit. Un paysage maritime est bordé de falaises prononcées et au loin, sur l'escarpement, s'alignent des habitations campagnardes. Elle est intriguée par le fait qu'aucune ouverture ne donne sur un balcon alors qu'elle habite sur une crête escarpée du littoral océanique. Une double sensation l'envahit devant cette magnifique vue vertigineuse. En se disant qu'elle se trouve approximativement au dixième étage d'un édifice bâti dans un endroit féérique, Évelyne ressent à la fois émerveillement et étouffement. « Pourquoi cette sensation de claustrophobie? Je me sens suffoquer, comme si j'étais prisonnière dans un donjon au sommet d'une falaise. Je vis les mêmes sensations que pendant mon séjour dans l'Ovum. »

À la salle de bain, Évelyne s'humecte le visage pour se réveiller de son cauchemar. En relevant la tête, calmée par l'effet rafraîchissant de l'eau, elle remarque le récipient en porcelaine. Il est délicatement ciselé et surmonté d'un miroir ayant une bordure en damier. Dans la pièce voisine, elle découvre une salle de conférence, puis dans la suivante, un bureau de travail muni d'une surface vitrée tactile. Des accessoires de rédaction, un ordinateur et une tablette y sont disposés. Au mur, une armoire déborde de livres récents et anciens.

« Je suis dans une suite royale! Hormis l'isolation à laquelle je suis contrainte, l'endroit est parfait. Mais où ai-je mis mon portable? » Inquiète, elle fouille les environs. Évelyne trouve son sac de produits personnels dans un placard de la salle de bain. Elle en déverse nerveusement le contenu qui s'éparpille sur le comptoir d'onyx ambré. Ce qu'elle cherche n'y est pas. Elle trouve son sac à main dans le tiroir de la table de chevet. En y jetant un bref regard, elle se calme. La micropuce conservant tout son matériel de rédaction est bien en place, dissimulée dans la pochette où elle l'avait glissée. Juste à côté, elle remarque un autre objet. C'est un mobile qu'elle ne reconnaît pas. Elle le retire de la pochette. Un papier collé sur l'interface porte l'inscription : « Ne l'ouvrez strictement qu'à l'intérieur de votre bourse. » Intriguée, Évelyne le remet à l'intérieur de celle-ci, donnant l'impression de chercher d'autres menus objets. Elle l'ouvre sans mot de passe et voit un texto en attente. Elle appuie sur la touche et lit : « Évelyne, c'est Frank. Je suis tombé sous votre charme et je veux me joindre à vous pour améliorer notre monde. » Évelyne sourit, respire pour dissimuler sa fébrilité empreinte de joie, et se dit : « Je le savais, je le savais, mon magnétisme devait exercer son attraction. Le contraire aurait été impensable. Il ne pouvait me résister à ce point. Les plus confiants en eux-mêmes sont les premiers à s'incliner. »

Elle poursuit sa lecture : « C'est pourquoi je reste en contact avec vous. Votre isolement sera allégé. Ce portable n'est à utiliser qu'au moment où vous vous serez dissimulée dans l'ombre, sous couvert forestier. Nous communiquerons par texto. Tout autre moyen pourrait être capté. À cet endroit, sonnez-moi et nous pourrons communiquer

en toute quiétude. Ceci doit rester secret. Personne ne doit jamais savoir. De cette façon, il me sera aisé de vous guider. Je serai bientôt en possession de l'énergie pouvant vous libérer de votre forteresse. Vous n'êtes pas seule. Je suis là pour vous, chère Évelyne! P.-S. Effacez immédiatement le message. Frank, votre valeureux chevalier du Temple. »

Évelyne s'exécute. Elle ne comprend pas ce revirement de dernière minute. Le cœur en émoi, elle comprend qu'en présence de ses compagnons, Frank devait jouer le dur à cuire alors que ses intentions restaient honnêtes. Elle repense aux phrases qu'il répétait alors qu'il était allongé par terre, au moment où elle quittait Plaza Hotel : *Je veux sincèrement votre bien. Ils vous feront du mal. Ils vont vous traquer. Je veux vous éviter tous ces maux.* « Il était donc sincère. Merci, Frank », se dit-elle, perdue dans ses pensées.

Depuis la lecture du message, elle observe les alentours, craignant qu'on la surveille. Elle replace le mobile et cache sa bourse sur une tablette de la garde-robe, derrière des couvertures.



Ding dong! Ding dong! Fernando vient de terminer un appel. Il se précipite à la porte. Deux policiers attendent sur le seuil.

— Vous êtes bien monsieur Fernando Lopez?

— Oui.

— Votre compagnie de téléphone a signalé une disparition. Je suis l'inspecteur Allan McCarthy. Voici le sergent détective Jason Francoeur, mon assistant, dit le plus vieil homme en présentant son badge.

— Déjà! Vous êtes efficaces. Merci d'être là.

Fernando les accueille dans sa résidence de High Park bordant le centre-ville torontois. Il leur explique le contexte de la disparition d'Évelyne : Frank Pouchkine lui offrant d'achever sa rédaction dans un lieu reclus, ses allées et venues à Toronto, le numéro et l'heure du vol vers New York, la réservation au Plaza Hotel, la visite de l'exposition sur TitanGaïa au Rockefeller Center et celle de la statue de la Liberté. Il livre de manière précise tous les détails qui s'avèreraient utiles à l'enquête. Les deux agents se tournent régulièrement l'un vers l'autre en se jetant des regards méfiants et en notant les informations sur un bloc-notes électronique.

— Vous avez bien mentionné ce Frank Krarmia Pouchkine? Il est le principal concerné.

— Oui, c'est bien ce que j'ai dit.

— D'où vient-il? Que fait-il? Comment a-t-il rencontré madame Jiménez?

— Je vous ai déjà tout dit.

— Voulez-vous ajouter d'autres détails?

Fernando réfléchit. Il repense à l'Icard d'Évelyne remise par le personnel du Plaza Hotel.

— Attendez!

Il la retire de ses bagages et la tend aux policiers.

— Prenez-la, elle pourra vous révéler des informations utiles que j'ignore.

— Vous avez consulté son contenu? demande le plus vieux des deux policiers d'un ton pointu.

Prudent, Fernando omet de dire qu'il en a fait une copie.

— J'ai à peine vérifié son contenu et je n'y ai rien compris.

Les policiers prennent scrupuleusement en notes ces informations.

— J'oubliais! Au dire d'Évelyne, Frank se donnait un titre énigmatique et pompeux.

— Vous rappelez-vous lequel?

— Je cherche dans mes souvenirs... Ah oui! Il s'est surnommé *Valeureux chevalier du temple* ou serait-ce *Souverain du royal régiment*? À moins que son titre ne soit *Sublime conseiller des cadres supérieurs*. Une chose est certaine, il était *Argenturier*. Non, ce n'est pas ce mot... Ah, oui! Il a dit à Évelyne qu'il était un *Agentur*.

Les regards des agents se croisent à nouveau, sans qu'ils échangent un mot.

— Vous connaissez le sens du terme? demande Fernando, intrigué devant leur réaction.

— Non, dit le plus âgé. Et c'est tout?

— Je le crains.

— Merci, monsieur Lopez.

— Pensez-vous pouvoir retrouver Évelyne rapidement?

— Nous affecterons nos meilleurs enquêteurs à ce mandat, ajoute le jeune gaillard costaud.

— Voici ma carte, conclut le plus vieux.



Évelyne est installée au comptoir de la cuisine. En dégustant avec appétit un muffin moelleux aux noix de macadam, canneberges et oranges, elle repense aux portes fermées découvertes la veille, dans cette prison qui la maintient dorénavant piégée. Elle se remémore ce murmure intérieur qui l'obsède, cet appel, semblable à l'écho d'une voix, puis les discours à la fois altérés et logiques des experts qui alourdissaient sans cesse ses pensées. Incapable de tenir en place, elle avale son œuf-miroir, prend la dernière gorgée de son espresso, et abandonne la deuxième rôtie badigeonnée de confiture à la mangue. Équipée d'un large couteau, elle se dirige dans le hall, vers les portes scellées. S'il le faut, elle forcera la serrure. Il lui faut impérativement trouver une issue. Elle traverse le vestibule gréco-romain et tourne la poignée de la porte qu'elle rencontre à sa droite. Surprise! La porte est déverrouillée, mais Évelyne ne l'ouvre pas. Son attention est captée par la lumière se dégageant de la deuxième porte à gauche, qui est entrebâillée.

En y entrant, elle aperçoit une table de billard. Dans le coin gauche se trouve un sombre bar de pub irlandais meublé d'un comptoir elliptique de bois patiné entouré de tabourets en cuir. Une musique d'ambiance qui semble venir de partout a commencé à jouer au moment de son entrée. Un système acoustique multidirectionnel la diffuse. Des jeux de lumière d'iode et des lasers encastrés dans l'ensemble du plafonnier suspendu éclairent la pièce.

Son attention se porte sur un meuble au fond de la pièce. « Wow, un piano à queue! Frank a pensé à moi, se dit-elle, émue. Quel bonheur et quelle délicatesse! » En traversant la salle, elle manque presque de perdre pied sur le parquet luisant.

— Ce pub a une piste de danse, dit-elle à haute voix pour casser le lourd silence. Il est tout brillant, fraîchement verni! Je me demande quelle technologie peut permettre à une pièce fermée, sans fenêtre, d’être si lumineuse.

Parvenue au piano, elle pose le couteau sur le meuble, tire le banc et s’y assoit. Elle ouvre le couvercle et frôle délicatement les dièses en bois d’ébène, puis les touches diatoniques recouvertes d’ivoire. Comme pour apprivoiser ces matières précieuses, elle évite d’enfoncer les touches, profitant du silence pour fuir dans ses rêves.

Ouvrant les yeux, elle se sent revenir à elle-même, s’extirpant de l’envoutement exercé de nouveau par la sphère. Son estomac gargouille, mais avant de finir de déguster son petit déjeuner, elle souhaite trouver cette mystérieuse salle close qui contient la sphère. Son regard se tourne vers un corridor sombre situé au fond cette pièce où elle se trouve. Elle s’y dirige en appelant. Aucune réponse. À sa gauche, une porte capitonnée ouvre sur une arcade dont l’écran virtuel a une forme sphérique. Elle n’y entre pas et se rend à la seconde porte. C’est une petite salle acoustique aux sièges capitaines. Une bulle vibratoire incorporée aux sièges permet à chaque personne d’être plongée dans le silence et de n’entendre que la musique qu’elle désire. Accrochés au mur, de vrais albums en vinyle sont signés de la main de leur auteur : Johnny Cash, Presley, Rollins Stones, Charles Aznavour... À gauche se trouve une section qui offre différentes manières de suivre des cours de langue. « Voilà qui est à mon goût, je pourrai assouvir ma passion des langues », pense-t-elle, le souffle coupé.

Poursuivant son chemin, elle pénètre dans une salle de cinéma.

— C’est magnifique! C’est une miniaturisation du *théâtre du Châtelet de Paris*, s’exclame-t-elle, impressionné par la ressemblance. C’est une réplique à coup sûr. Le caractère impérial de l’époque napoléonienne est respecté. Impossible de s’y tromper! Au plafond sont illustrés ses neuf thèmes : danse, opéra, féerie, musique, drame, tragédie, comédie, vaudeville et la gestuelle de pantomime.

Évelyne s’empresse de faire le tour de la pièce. Une cinémathèque virtuelle s’étale sur un mur entier. Il comprend un répertoire de films débutant à la période du cinéma muet. Elle y trouve *Chaplin*, d’Orson Well, réalisé en 1984, *l’Odyssée de l’espace*, datant de 2001 et un titre qui attire son attention : *2030-TitanGaïa*. Intriguée, Évelyne jubile.

— C’est au-delà de mes espérances. Tout est pour moi, la mélomane et cinéphile passionnée. Comment pourrai-je écrire, entouré de ces distractions? gronde-t-elle. Tant qu’à être prisonnière ici, je vais, malgré tout, terminer mon œuvre. C’est certain! Personne ne m’empêchera de déloger les contrôleurs du monde.

La signification des discours altérés qui ne cessent de l’obséder revient à son esprit. En essayant d’en faire fi, elle se glisse derrière le grand écran et sonde inutilement une autre porte. Elle demande s’il y a quelqu’un, mais ses cris demeurent toujours sans réponse. Son âme est troublée par un malaise grandissant provoqué par la solitude et le silence. Elle pratique l’autosuggestion, sans succès. Sa pénible détention dans l’Ovum l’a fragilisée. Sa seule pensée rassurante est le contact qu’elle peut conserver avec son chevalier.

En direction du hall d'entrée, elle traverse le spacieux carrelage en bois franc entouré de céramique. Ses souliers résonnent sur la surface dure. Dans le vestibule, elle s'apprête à ouvrir la porte vitrée centrale gravée de la statue de la Liberté et de la tour Eiffel. En jetant un œil à l'inscription latine du chapiteau, des questionnements lui viennent à l'esprit. « Que me réserve cette porte? pense-t-elle, en ralentissant son mouvement. Que peut bien encore dissimuler ce mystérieux bâtiment? Je sais, une vaste bibliothèque. » En touchant la poignée, une sensation étrange l'envahit. Elle ressent le même engourdissement que lorsqu'elle est en contact avec la sphère lumineuse.

— La sphère est ici!

Évelyne entrouvre lentement la porte, craintive et fébrile à la fois. Elle reste bouche bée et ravie devant ce qu'elle voit et entend. C'est encore mieux que ce à quoi elle s'attendait. Une serre tropicale, haute de trois étages, abrite une végétation luxuriante. Elle y entre. Des cascades et fontaines coulent tranquillement, des meubles en rotin agencés avec goût sont disposés le long d'un sentier bordé d'arbres matures, des végétaux fleurissent.

Évelyne a la sensation d'être transportée en pleine jungle. Les parfums floraux, l'humidité des cascades et la fraîcheur du sous-bois exhalent des odeurs d'humus, de mousse et de feuilles séchées. Tout la ravit. « Je suis dans une véritable forêt tropicale. C'est pour moi, toute cette abondance! Frank est un amour. Les accusations portées par Fernando étaient injustifiées. Les événements tournent en ma faveur et puisque je suis recluse, je vais être positive. Je consacrerai le temps qui m'est offert pour avancer l'écriture de mon œuvre. Ma demi-année de contrat se déroulera sans encombre, dans ce luxe fou. J'en suis certaine!

— Wow! dit-elle haut et fort en regardant autour d'elle.

L'écho seul lui répond. Portée par le bruissement des fontaines, Évelyne prend place sur une banquette de rotin coussinée. « Rien n'a été négligé, tout a été pensé pour rendre mon séjour agréable. Je n'en crois pas mes yeux! Tout est parfait. Il ne me manque qu'une ouverture sur le monde réel... et une présence humaine rassurante... » Seul le murmure des cascades rompt ce silence lugubre.

Son esprit est traversé par d'autres questions qui restent sans réponse. « Les discours altérés me hantent. Que signifient ces mots prononcés par les experts? Ils parlent tous le même langage : compagnonnage, pouvoir, privilèges, connaissances transmises en secret, discours qui génère le contrôle, fausses informations, révolutions philosophiques, manipulation de foule... Que dois-je en comprendre? Et pourquoi leurs paroles refont-elles surface ici? Serait-ce ma mission de nettoyer le monde de ces erreurs, de ces faussetés, de ces manipulations? C'est d'ailleurs ce dont m'a convaincu Frank. Au contraire, est-ce moi qui suis victime d'une machination? Comment me tenir au-dessus de la mêlée? »

Une phrase particulière, mal formulée, accapare l'esprit d'Évelyne. « *La jeunesse vous l'avez vue, n'est rien.* Que signifie cette phrase? Est-ce que la jeunesse est aisément manipulée, comme l'est un rat de laboratoire? Elle serait contrôlée par ces réformes, ces supposés projets, progrès et idées sans cesse changées, modifiées, renouvelées, transformées, idéalisées, révolutionnées. Se pourrait-il que la jeunesse ait perdu la foi en sa propre intelligence, sa propre rationalité? L'aurions-nous réduite à ne croire qu'en la

technologie, la machine et l'argent? Et c'est elle qui payerait le prix? Elle qui subirait tous ces chamboulements, pareillement à la jeunesse hitlérienne du temps du nazisme? Rien à comprendre, ou au contraire, tout à comprendre. Je vais leur venir en aide. Je l'ai promis à Jeanne. »

Évelyne se rappelle alors le grand gaillard grippé à la peau noire, puis le démographe américain Simon Rogers. Elle repense au fait qu'il l'avait poursuivie à l'aéroport de Toronto en essayant de la convaincre du bienfondé de l'augmentation de la population. « Il est le seul savant dont le discours n'a pas été altéré dans ma mémoire, se dit-elle. Pourquoi? Faisait-il partie d'un autre clan, d'une autre association? Avait-il habilement contourné les règles pour se faire admettre dans la liste des experts présélectionnés par Fernando? Pourquoi avoir choisi une telle liste sélecte? Leur discours uniforme est-il un lavage de cerveau, ou serait-ce un avertissement?

Fernando aurait-il aussi été piégé par leur manigance? Frank m'avait avertie qu'aucune personne de son vaste réseau ne répondrait à mes questions sans son autorisation. Sans compter l'argent et ces dépenses folles. À quoi peut bien rimer cette chance qui tombe du ciel? Serait-ce un cadeau grec, un cadeau empoisonné? Qu'est-ce que ces gens exigeront de moi, en retour? Où suis-je? Et ceux que Frank nomme *compagnons*, où sont-ils? Comment se passeront ces mois de captivité en leur présence, moi qui chéris la tranquillité et la solitude? Où se trouve la salle close contenant la sphère qui m'a fait tant d'effet? Son énergie pénétrera-t-elle en moi jusqu'aux fibres de mon âme?

Il n'y a aucune ouverture sur l'extérieur, aucune fenêtre hormis celles de mes appartements. Suis-je vraiment prisonnière de ma propre ambition? Fernando m'avait mise en garde. Voyons, jamais! » Pourtant, un sentiment de vide monte en elle et l'opresse. Elle respire et utilise ses outils de contrôle mental. Inutile, rien n'y fait. Elle quitte la serre au pas de course et va chercher son cellulaire. Elle connaît désormais l'endroit discret où elle peut texter Frank librement.

